

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

5

LA VIE LITTÉRAIRE

« INCIDENCES », PAR M. ANDRÉ GIDE

Depuis *Dada* jusqu'à *l'Avenir de l'Europe*, tout est prétexte, dans ce livre, aux yeux d'une intelligence singulièrement exercée. Chez M. Gide, on peut toujours être sûr que, selon les lois de la lumière, l'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence ; il restitue au sujet qui l'intéresse autant de pensée qu'il en a reçu. S'il pousse si avant le discernement, c'est qu'il procède par feux croisés, dans tous les sens ; il n'est jamais l'homme d'un seul critérium, d'un seul plan ; aucune coordonnée ne le fixe ; rien de moins mécanique, de moins prévisible que ses mouvements. Sa critique est « dans l'espace », se promène dans toutes les dimensions : elle est sans entraves — puis qu'elle est sans doctrine.

Elle atteint à des « mises au point » parfaites. Quoi de plus classique que les pages consacrées au « classicisme » ? Elles abondent en heureuses définitions.

« Le classicisme... tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un art de pudeur et de modestie... L'auteur romantique reste toujours en deçà de ses paroles ; il faut toujours chercher l'auteur classique par delà... »

M. Gide raisonne des choses allemandes avec la même finesse, avec la même sûreté de dessin. Que de conceptions « officielles » paraissent grossières à côté de sa clairvoyance. « ... Diviser l'Allemagne, et, pour la diviser, la première chose à faire, c'est de ne pas mettre tous les Allemands dans le même sac... » Et cette re-

marque sur la mentalité de l'Allemand : « il n'est jamais distrait, » comporte plus d'un enseignement. La manière dont M. Gide lit l'Allemagne est la bonne : elle nous rappelle que la psychologie est à la base de toute politique, — comme « la critique est à la base de tout art ». Plus notre connaissance de l'Allemagne sera nuancée, plus nous serons préservés de l'erreur, mère des maux.

* * *

Ce livre nous prend par ses brillantes variations et nous surprend même (quand il fait l'éloge imprévu de... *Germinal!*). Mais c'est surtout par tout ce qu'il ajoute aux thèmes fondamentaux de la pensée de l'auteur qu'il nous intéresse.

Il nous instruit par sa tournure même : on sent bien que si M. Gide adopte cette méthode critique, et pas une autre, c'est pour tout ce qu'elle reflète du plus essentiel de sa pensée. S'il tient tout point de vue unique pour faux, s'il ne considère jamais rien sous un seul angle, cela provient de sa répugnance et de son impuissance à *choisir*. Il ne peut se résoudre à prendre un parti à l'exclusion de tant d'autres, ni à élire une règle à cause de toutes les privations qu'elle entraîne. Voilà qui explique sa dilection pour Dostoïevsky, celui qui n'a jamais « réduit le monde à une théorie » ; voilà pourquoi il félicite Balzac : « Il a toujours cherché une théorie des passions ; c'est une grande chance pour lui qu'il ne l'ait jamais trouvée. » Voilà pourquoi il cherche noise à Barrès.

Dès *Prétextes*, il lui en voulait. C'est qu'en termes gidiens, Barrès est un « subtil » qui est passé au camp des « crustacés ». Quand les « intercesseurs » l'ont rassasié, il s'est donné un ordre, il a tendu au général. Il a « servi » un parti, une patrie, des principes : « Barrès ne fait point tant appel à la raison qu'à des principes : les principes sont là pour permettre à la raison de se reposer... » Que n'est-il resté indécis et virtuel comme à vingt ans, semble penser M. Gide. Que n'a-t-il vu qu'à partir d'un certain degré d'esprit de finesse, il est décent de ne pas opter,

comme il est convenable, pour un juré un peu dégrossi, de ne pas se prononcer complètement (*Souvenirs de la Cour d'assises*) Mais la plupart des contemporains prennent un parti, constate avec mélancolie l'auteur : « Ils ont presque tous transigé. C'est ce qu'ils appellent *se laisser instruire par la vie*. La vérité qui était en eux, ils l'ont reniée. Les vérités d'emprunt sont celles à quoi l'on se cramponne le plus fortement ; et d'autant plus qu'elles demeurent étrangères à notre être intime. » Voilà qui est grave.

M. Gide peut-il affirmer que l'homme soit plus lui-même quand il s'abîme que quand il se dépasse? Pourquoi toute vérité d'emprunt nous serait-elle toujours étrangère? Et pourquoi l'anarchie serait-elle nécessairement notre état le plus sincère? Ceux qui, délibérément, se renoncent, ne préservent-ils pas en eux plus de chances, plus de liberté, plus de vie que ces affranchis qui ne sont bien souvent que des possédés? N'est-il pas vrai de dire avec Joubert (mais en élargissant sa pensée de tout ce qu'il n'y a pas mis) : « De quels ravissements nous privent nos intempérances ! »

Barrès et Gide, ils diffèrent encore par leurs sources. Barrès est harmonique à tout le pourtour méditerranéen : l'honneur espagnol, la fièvre vénitienne, et même les châteaux de Sparte lui sont familiers. Tandis que M. Gide paraît s'accorder, après de nombreux voyages, à deux patries idéales : la Russie — telle que la vivent les créatures des romans russes — et une certaine Angleterre, celle de Walter Pater, de l'éthique de « la Renaissance » telle que la formule la conclusion : « *What we have to do is to be for ever curiously testing new opinions, and courting new impressions, never acquiescing in a facile orthodoxy...* »

* * *

A l'auteur de *Au service de l'Allemagne*, M. Gide reproche encore de viser des fins utiles. Or, autre principe gidien, « il ne faut gâcher sa vie pour aucun but ». Tandis que Barrès, au contraire, s'intéresse à certaines contingences, comme le péril allemand. Dans une note d'avant

la guerre qu'il sort de ses tiroirs, M. Gide écrit en effet : « Le geste qui soutient ses écrits est un geste de défense et n'a de raison d'être qu'en fonction de l'ennemi. Ce geste, une fois le danger disparu, je doute si ceux qui viendront comprendront bien son éloquence... » M. Gide épouse ici un peu le point de vue de Sirius : on ne voit pas, en effet, que, même après la guerre, le danger ait disparu. Et qu'importe que ceux qui viendront comprennent ou non, s'ils sont sauvés par « le geste de défense ». Il est permis de penser qu'Archimède aurait mérité davantage de la cité s'il avait veillé au rempart, plutôt que de s'adonner aux mathématiques transcendantes au moment où Syracuse était le plus menacée...

Le « gidisme » — tel que nous l'avons en partie envisagé comme méthode intellectuelle — a-t-il beaucoup d'avenir? Il peut sembler que la guerre (encore un de ses méfaits!) lui ait porté des coups sensibles. C'est qu'elle fait peser sur chacun des liens dont ne peut s'accommoder le « gidiste » idéal. La conscription, la mobilisation sont des accidents éventuels dont nous devons nous préoccuper, ne serait-ce que pour les éviter. Nous sommes, que nous le voulions ou non, plus ou moins en état de mobilisation spirituelle... Des mondes sont morts, des valeurs ont été détruites. Que de reconstructions nous pressent, que de services nous demandent! Or, on ne construit pas dans les paludes.

Aussi, dans les voix qui montent, on distingue peu d'échos gidiens. Certes, sur le devant de la scène, Nathanaël, ou plutôt Hamlet, se consume de ne pas choisir. Et comme Hamlet est intéressant! Mais pendant qu'il s'écrie : « Ah! je meurs, Horatio! Le poison puissant abat tout à fait mes esprits... » on entend déjà la grosse voix et les trompettes victorieuses de Fortinbras, qui ressemble assez à M. Henry de Montherlant.

ROBERT DE SAINT-JEAN.